

Quand l'école envoie les profs à l'usine

BÔLE Les enseignants neuchâtelois du cycle 3 dont les élèves terminent leur scolarité obligatoire sont astreints à une visite d'entreprise au moins tous les quatre ans. Un rendez-vous en terres peu connues.

PAR LUC-OLIVIER.ERARD@ARCINFO.CH / PHOTOS DAVID.MARCHON@ARCINFO.CH



ATELIER CÉRAMIQUE

Le spécialiste de la céramique technique Ceramaret recevait mercredi dernier à Bôle une délégation d'enseignants et de spécialistes de l'orientation, accompagnés de la ministre de l'éducation Monika Maire-Hefti (3e depuis la gauche) et de Jean-Claude Marguet, chef du Service cantonal de l'enseignement obligatoire (au centre). Au premier plan, Sébastien Schlup, directeur production, fait visiter les ateliers.

«**N**ous employons de plus en plus de robots, mais aussi de plus en plus d'humains. La fin des métiers, ce n'est pas pour nous!» Gilles Robert est directeur général de Ceramaret. L'entreprise de Bôle, spécialisée dans les céramiques techniques de précision, recevait mercredi dernier une vingtaine d'enseignants du cycle 3, dont les élèves terminent l'école obligatoire. Les profs neuchâtelois sont astreints à une visite d'entreprise tous les quatre ans. L'école multiplie les initiatives pour faciliter l'orientation des élèves lors de leur transition vers la vie professionnelle. L'industrie, elle, veut renforcer l'intérêt des

jeunes pour les métiers techniques dans lesquels elle peine à recruter. Deux nécessités qui valaient bien qu'un discret fleuron industriel entrouvre ses portes à une corporation peu encline à flirter avec le privé. Dans les ateliers de Ceramaret, Sébastien Schlup, responsable de la production, explique le processus de fabrication.

Des exigences de précision Les céramiques sont des préparations chimiques en poudre, qui seront moulées dans des outils de pressage pour prendre une forme proche de celle des pièces finies. Le «frittage», procédé qui soumet les pièces à de très hautes pressions et de très hautes températures, donne à la pièce ses caractéristiques mécaniques: faible rugosité, ré-



«Nous employons de plus en plus de robots, mais aussi de plus en plus d'humains. La fin des métiers, ce n'est pas pour nous!»

GILLES ROBERT
DIRECTEUR GÉNÉRAL DE CERAMARET

sistance, dureté extrême. Le but: obtenir la pièce la plus proche possible de la forme souhaitée par le client, souvent avec des exigences au micron près. L'usinage final par enlèvement de matière, comme on le ferait avec les matériaux métalliques, est en effet rendu très difficile par la dureté de la céramique. Pierres d'horlogerie, d'outils médicaux, ou de machines destinées à la chimie figurent dans les 400 produits au catalogue. «Celui-ci s'étoffe à mesure que nos procédés rendent la céramique compétitive avec les matériaux moins chers, grâce par exemple, à une maintenance moins fréquente», explique Gilles Robert. Nathalie Schaller, enseignante de sciences aux

Cerisiers (troisième depuis la droite sur la photo ci-dessus), écoute les explications. Comme tous les enseignants, elle jouera un rôle majeur dans un moment clé de la vie de ses élèves en passe de devoir se choisir un avenir. Alors n'en perd pas une miette: «C'est passionnant. Il y aura sans doute des formules chimiques ou des expériences que je pourrai illustrer grâce à des exemples qu'on découvre en visitant de telles entreprises.»

L'apprentissage mène à tout Peut-être l'enseignante saura-t-elle ainsi mettre en évidence l'une ou l'autre des capacités d'un élève, discuter ses envies, élargir la palette des choix qu'il envisage. Elle se fera aussi une idée plus précise du monde qui attend

ses élèves s'ils devaient choisir la voie professionnelle plutôt que l'académique. Un enjeu crucial pour Jean-Claude Marguet, chef du Service de l'enseignement obligatoire: «Les parents privilégient encore majoritairement la voie académique, parfois en dépit des envies et capacités des jeunes. Ils ne sont pas encore suffisamment conscients que le système de formation a évolué. A tout moment, il est possible de reprendre ou poursuivre sa formation vers une plus grande qualification professionnelle ou vers des études supérieures. Même si ces passerelles ne sont pas toujours simples à emprunter, les jeunes qui effectuent un apprentissage ne sont plus contraints à faire toute leur carrière dans le même métier.»



ROBIN HOFSTETTER

«Quand je regardais les pièces des autres, j'avais l'impression qu'elles étaient toutes bien plus précises que les miennes, je me disais que je n'y arriverais jamais, mais avec l'exercice, j'y parviens aussi.» Robin Hofstetter, apprenti mécanicien de production en deuxième année, semble avoir trouvé sa voie: «J'ai tenté les formations d'apprenti de commerce, de paysagiste... Ça ne me disait rien. Lors d'un stage chez Ceramaret, j'ai apprécié l'ambiance. Et faire des pièces, ça me plaît!» Désormais, presse, tour mécanique et fraise font son quotidien. Il apprend à réaliser les outils de production de l'entreprise.



LOÏC POIRIER

Apprenti polymécanicien de première année, Loïc a rejoint l'entreprise en août dernier. Si on lui pose la question, il convient que «d'avoir un patron, être debout toute la journée, ça peut être difficile». Mais ce n'est pas ce qu'il raconte spontanément. Lui aussi passé par un autre métier, l'informatique, il a déchanté. «Ça ne m'a pas plu du tout. Mais dans l'entreprise où j'étais, il y avait des polymécaniciens. C'est en parlant avec eux que je me suis rendu compte de l'intérêt du métier. Maintenant, je suis très content d'être ici!»

COMMENTAIRE

LUC-OLIVIER ERARD
JOURNALISTE



Fabriquer, c'est bien plus que travailler dur et se lever tôt

Les enseignants hôtes de cette visite d'entreprise n'étaient pas stricto sensu volontaires: le Département de l'éducation astreint les profs du cycle 3 à au moins une visite tous les quatre ans. Maigre! Les spécialistes de l'orientation ont, certes, des contacts plus poussés avec l'économie. Et à l'heure où les géants de l'électronique ou de l'agroalimentaire font tout pour s'insinuer dans les programmes et les collèges, la méfiance de l'école vis-à-vis du monde de l'entreprise n'a pas que des mauvais côtés. Il n'empêche: une meilleure connaissance du tissu industriel local de la part des écoles permettrait aux parents de prendre acte du virage pris par la formation dans les 20 dernières années. Des passerelles entre emploi, apprentissage et voie académique existent. S'il a toujours été possible de «prendre du galon» dans sa boîte, désormais les jeunes ne dépendent plus du bon vouloir de leur patron, et les formations qu'ils acquièrent en cours de route, étant attestées par des diplômes, ne s'évaporent plus avec une perte d'emploi ou un changement de cap. Cette évolution tarde à s'imposer dans les têtes. «Se lever tôt», «obéir à un patron», «devoir être performant», «n'avoir que quelques semaines des vacances par an» le champ lexical de la fin de l'école obligatoire n'est pas franchement encourageant pour les métiers techniques et l'apprentissage. Parents et enseignants entretiennent ainsi faussement le contraste avec le supposé confort de la voie académique. En témoignant de leur plaisir à façonner «de vraies pièces» destinées à des industries de pointe comme les technologies médicales ou l'épuration des eaux, Robin et Loïc ont offert une leçon à leurs anciens profs: trouver du sens à ce qu'on fabrique peut rendre heureux.

«Oui, l'apprentissage peut mener au Poly»

Quand l'école et l'entreprise cherchent à se séduire mutuellement, leur agence de rencontre, généralement, c'est la Faji: la Fondation Arc jurassien Industrie a pour but de renforcer le tissu industriel de la région. Son bras armé, la société anonyme Faji, organise par exemple le salon industriel Siams, qui se tient tous les deux ans à Moutier. Elle est aussi en charge d'un programme de valorisation des métiers techniques auprès des jeunes, Bepog (pour «Be part of the game», soit dans le coup).

C'est à ce titre qu'elle coordonnait les visites d'entreprises intervenues la semaine dernière, chez Ceramaret, mais aussi auprès du fabricant de machines Mikron et du décolleteur Lauener.

En préambule de cet après-midi, le directeur de Faji SA, Pierre-Yves Kohler, dressait le portrait de la microtechnique de l'Arc jurassien: «4000 entreprises de la région emploient ingénieurs, mécaniciens et autres spécialistes. Sans les métiers techniques, dans la région, il n'y aurait pas grand-chose.» Or, l'industrie «souffre

d'une mauvaise image un peu datée» explique Pierre-Yves Kohler. «Les ateliers sales et bruyants qu'on imagine sont devenus des lieux bourrés de technologie ou le travail physique, toujours présent, n'est plus aussi pénible.» Autre argument notoire pour ceux qui s'inquiètent des débouchés professionnels de leur choix de formation: «Il manque en Suisse des milliers d'ingénieurs.» Une enquête récente diligentée par l'industrie des machines chiffre même à 17 000 personnes par an le déficit annuel en Suisse de personnel dans les métiers techniques. Pierre-Yves Kohler a aussi insisté sur l'évolution du système de formation professionnelle. «On peut être très heureux en étant polymécanicien toute sa vie. Mais rien n'oblige à le rester.» Les détenteurs de formations professionnelles de base ont la possibilité de poursuivre jusqu'aux écoles polytechniques s'ils le désirent. «L'apprentissage n'est pas la voie la plus rapide et la plus facile pour y arriver, mais c'est possible», conclut le spécialiste.

PRÉCISION

Créée en 1907 au Locle, Maret SA, fournisseur de pierres d'horlogerie, s'est installée à Bôle en 1952. Elle s'est progressivement spécialisée dans les céramiques techniques de haute précision. Dès 1991, elle n'est plus en mains familiales, et devient Ceramaret en 2005. Elle appartient à un fonds d'investissement suisse.

